

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 10

Artikel: Où faut-il chercher l'origine de la musique ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Où faut-il chercher l'origine de la musique ?

Vous ne vous en douteriez pas. Eh bien, voici :

Dans les premières années du monde... Vous voyez que je remonte un peu haut, et je crains de m'entendre dire : « Avocat, passons au déluge ». N'importe, je continue. Dans les premières années du monde, les hommes songeaient plutôt à se nourrir qu'à chanter ou à jouer de quelque instrument de musique.

Dès que l'homme sentit son appétit, il mangea. Les arbres lui présentèrent leurs fruits, c'est sans doute fort bon au dessert ; mais lorsqu'un repas se compose uniquement de poires, de pommes, de pêches et d'abricots, la faim n'est que trompée, elle n'est point satisfaite. Un vague pressentiment lui fit deviner que dans la nature il existait des choses plus solides, plus substantielles. Des bêtes se promenaient devant lui ; il en saisit une et la mangea : je ne sais point à quelle sauce, mais il est probable qu'il trouva le repas excellent, puisque la mode s'en est conservée jusqu'ici.

Les chimistes découvrent souvent ce qu'ils ne cherchent pas ; l'homme qui, en commettant ce premier meurtre, ne voulait que manger, trouva un vêtement dans la peau de cette bête ; il se mit ainsi à l'abri du froid et de la pluie.

Les animaux voyant que l'homme les faisait rôtir, devinrent rusés pour éviter les inconvénients de la broche ; il fallut inventer des pièges, des armes, pour continuer à dîner, et la chasse fut organisée. Mais les lions, les tigres, les hyènes et les panthères, voyant qu'ils avaient dans l'homme un fâcheux concurrent, lui déclarèrent la guerre à mort. A cela ils eurent un double profit : 1° De se débarrasser d'un rival dangereux ; 2° de dévorer ce même rival, dont, paraît-il, ils trouvent la chair fort délicate.

Voilà donc nos aïeux placés entre deux nécessités rigoureuses, manger d'abord, et puis ne pas être mangés. Les bêtes féroces étaient en grand nombre, armées de bonnes griffes, d'excellentes dents, et douées d'une force énorme ; la partie n'était pas égale.

Mais chacune de ces bêtes agissait

pour son propre compte, tandis que les hommes s'entendirent entr'eux et formèrent des associations contre l'ennemi commun. Ils se dirent entre eux : « Tu passeras par là, je serai par ici, nous entourerons les bois et la bête sera prise ».

Oui, mais la bête ne fut pas de cet avis, elle se rua sur un chasseur isolé. Celui-ci appela, mais sa voix se perdit dans l'air, et il mourut.

« Diable, dirent les autres, ce n'est pas agréable de finir ainsi ; demain il peut nous en arriver autant. Cherchons les moyens de nous faire entendre de loin, ce sera très utile pour nous prêter mutuellement secours lorsque l'occasion s'en présentera. »

La mer avait laissé des coquilles sur le rivage ; ils les prirent, soufflèrent dedans, et bientôt émerveillés du résultat, ils trouvèrent la chose excellente pour suppléer à l'insuffisance de leurs poumons. Les chasseurs qui n'habitaient pas le voisinage de la mer n'avaient point de coquilles ; mais du moment qu'ils connurent l'invention, ils l'imitèrent avec les cornes d'un buffle ou d'un taureau, d'un bouc ou d'un bélier... et voilà l'origine de la musique. Elle est née du besoin de manger et du besoin de se mettre à l'abri des intempéries des saisons.

On commença par s'appeler par un son plus ou moins prolongé, et bientôt on convint de la réponse. La corne d'un bélier ne beugle point comme celle d'un taureau ; le ton aigu répondit au ton grave, et voilà le *duo* trouvé. Ajoutez à cela une conque marine, beaucoup de conques marines, et vous avez le *trio*, le *quatuor*, *tutti* infernal, enfin le plus épouvantable des charivaris.

Et puis les malins arrivèrent : quoique le son d'une coquille soit bien rauque et bien uniforme, Misène, le compagnon d'Hector, s'était fait une belle réputation de *conquiste*.

Il paraît que, dès cette époque, les musiciens étaient, comme aujourd'hui, dominés par l'amour-propre. Le malheureux Misène osa défier Triton, il le vainquit et le dieu qui ne plaisantait guère lui brisa les côtes sur un rocher. Pauvre Misène !

Les Hébreux se servaient de cornes

de bélier pour annoncer leurs jubilés de cinquante en cinquante ans, ce qu'ils faisaient en mémoire du bélier qui s'offrit à Abraam, pour être immolé à la place d'Isaac. C'est même de cette corne qu'est tiré le mot de jubilé, car en hébreu *jobel* signifie *bélier*. Les Israélites se servaient de sept cornes pour publier cette heureuse époque : ils attribuaient à la réunion de ces instruments une vertu miraculeuse et ce n'était pas sans de bonnes raisons, puisque devant leur harmonie tombèrent les murs de Jéricho.

Plus tard, on perfectionna les instruments de musique, on en inventa de nouveaux, mais le cornet type est resté. Encore de nos jours, des bergers, des peuples montagnards se servent d'une corne pour s'appeler ; ils l'emploient comme télégraphe auriculaire.

A propos de singes.

Le journal *La Nature* rend compte des observations et des études très intéressantes d'un naturaliste américain, M. Garner, sur le langage des singes. Elle cite plusieurs de ses expériences qui prouveraient que les singes ont entr'eux un véritable langage et se comprennent parfaitement.

M. Garner a employé une méthode dont l'application à l'étude du langage des animaux semble destinée à un grand succès : il a eu recours au phonographe. L'instrument placé dans la cage d'un singe enregistrerait les différents gestes vocaux dont se servait l'animal pour manifester ses diverses émotions. Puis le phonographe était ensuite placé dans la cage d'un autre singe. Celui-ci parut fort surpris, fixant le phonographe, tournant autour de lui, montrant d'une façon non douteuse que, reconnaissant la voix d'un de ses camarades, il était encore plus surpris de ne pas le voir.

M. Garner ne se contenta pas de faire entendre son phonographe aux singes ; il étudia avec soin les sons enregistrés par cet instrument et parvint à les imiter avec sa propre voix. Ayant alors annoncé d'avance à quelques amis quel était le mot du langage simien qu'il allait prononcer, et quel était, d'après ses observations antérieures, le sens de ce